

# Le roi des médecins dans les manuscrits médicaux de Dunhuang : un titre indien dans la Chine médiévale

Chen Ming (traduction de Catherine Despeux) <sup>1</sup>

*Abstract*

## The King among physicians in Dunhuang medical manuscripts: An Indian title in medieval China

The title “King among physicians” (yiwang 醫王), which appears in Buddhist writings, is often associated with Jīvaka, the Buddha’s physician. In Dunhuang manuscripts, four versions of the *Treatise of the Five Viscera* by Zhang Zhongjing mention it. But the title does not appear in Chinese medical writings before the Tang dynasty. The present article discusses the origin and the meaning of this title in Dunhuang manuscripts as well as its use and evolution in other documents. It also describes the relationships between the medical cultures of ancient China and India.

敦煌醫學手稿中的醫王：中國中古時代的一個梵文頭銜

陳明 (戴思博譯)

醫王這個頭銜出現在佛經裡，並且經常與耆婆(Jīvaka)連在一起。敦煌醫學手稿中，有四部張仲景的《五藏論》裡面出現這個詞。但是該頭銜並不存在於唐之前的醫學文獻裡。本文討論敦煌文獻裡醫王的來源及其涵義，以及該詞在其他文獻中的用法和演變。文章也描述中印之間醫學文化的關係。

---

<sup>1</sup> Chen Ming est professeur au Centre de recherche sur l’histoire ancienne (Gushi yanjiusuo) de l’université de Pékin, Catherine Despeux est professeur émérite à l’INALCO.

Les recherches récentes sur les manuscrits médicaux de Dunhuang ont obligé les spécialistes à admettre l'importance des liens entre les médecines chinoise et indienne dans l'Antiquité <sup>2</sup>. Des travaux ont déjà été consacrés aux médicaments, aux ordonnances et aux traitements thérapeutiques. Mais les études sur la théorie médicale restent rares et celles qui s'efforcent de clarifier les mots clefs de la culture médicale le sont encore plus.

Dans un ouvrage publié en 1991, K. G. Zysk a mené une étude sur le Bouddha « roi des médecins » (sanskrit *vaidyarāja*, chinois *da yiwang* 大醫王) <sup>3</sup>. Dans son article de 1999 « Recherche sur le “roi des médecins” dans le manichéisme, le christianisme et le bouddhisme », Ma Xiaohé 馬小鶴 analyse l'origine et l'évolution de ce titre ainsi que ses spécificités dans les trois religions du manichéisme, du christianisme et du bouddhisme <sup>4</sup>. Il se limite toutefois à l'étude du Bouddha, grand roi des médecins, délaissant les autres personnages portant ce titre. Dans une communication de juillet 2004, le professeur Donald Harper rappelait que le titre de roi des médecins n'existait pas avant l'introduction du bouddhisme en Chine <sup>5</sup>. Ces travaux m'ont incité à approfondir le sujet. Si ce titre « roi des médecins » apparaît dans les soutras bouddhiques dès l'époque des Han, il n'est pas attesté avant les Tang dans la littérature médicale chinoise et aucun personnage de l'histoire de la médecine chinoise n'a eu, avant cette époque, l'honneur de recevoir ce titre prestigieux. Il apparaît cependant dans deux manuscrits découverts à Dunhuang, deux versions du *Traité des cinq viscères de Zhang Zhongjing* (*Zhang Zhongjing wuzang lun* 張仲景五藏論). Quelle en est l'origine et comment s'est-il diffusé ? Le présent article s'efforce de répondre à ces questions ; il discute de l'origine de ce titre et de son

2 Nous tenons à remercier Yannick Bruneton qui nous a aidé pour les transcriptions co-réennes.

3 Cf. Kenneth G. Zysk, *Asceticism and Healing in Ancient India: Medicine in the Buddhist Monastery*, New York/Oxford: Oxford University Press, 1991. repr., Dominik Wujastyk (ed.), *Indian Medical Tradition*, vol. II, Delhi, 1998, p. 120-127.

4 Cf. Ma Xiaohé 馬小鶴, « Mani jiao, jidu jiao, fojiao zhongde, “da yiwang” yanjiu » 摩尼教、基督教、佛教中的“大醫王”研究 (Recherche sur le titre « roi des médecins » dans le manichéisme, le christianisme et le bouddhisme), *Ou Ya xuekan* 歐亞學刊, 1999, 1, p. 243-258.

5 « Three Medieval *Wuzanglun* Texts in Manuscripts from Dunhuang and Turfan », communication donnée à un colloque organisé à Paris par l'INALCO les 1<sup>er</sup> et 2 juillet 2004.

sens dans les textes de Dunhuang, de son usage et de son évolution dans d'autres documents et dépeint les relations entre les cultures médicales de la Chine et de l'Inde anciennes.

## **1. Sources d'origine indienne sur le titre de roi des médecins**

Nous avons d'abord recherché l'origine du titre de roi des médecins dans les sources du bouddhisme, doctrine qui accorde une importance primordiale à la compassion et vise à guérir les maladies du corps et de l'esprit pour améliorer la vie personnelle. Des liens étroits existent entre la médecine et la doctrine du karma selon laquelle chacun de nos actes entraîne une bonne ou une mauvaise rétribution. Aussi les documents du bouddhisme indien apportent-ils maintes informations dans le domaine de la médecine.

Quatre vérités sont au cœur du bouddhisme primitif : tout est souffrance, cette souffrance a une origine, elle peut être éliminée et un chemin mène à son éradication. Souvent, ces vérités sont comparées aux quatre rubriques de la médecine indienne : la maladie, sa cause, ses remèdes et ses méthodes de traitement. Aussi les soutras bouddhiques emploient-ils fréquemment une métaphore de médecine, comme : « L'Ainsi-venu excelle à déterminer les circonstances d'une maladie et à la soigner. Tel un bon médecin, il donne le remède approprié. »<sup>6</sup> L'enseignement du Bouddha a été comparé à l'antidote (*agada*), capable de neutraliser le poison chez tous les êtres. Le Bouddha est le « roi des médecins tout compatissant » et sa loi est un « bon remède de sagesse suprême » pour « traiter et guérir la douleur de tous les êtres »<sup>7</sup>.

Étant donné cette étroite corrélation entre la loi du Bouddha et la médecine, le titre de roi des médecins revêt dans les soutras un double sens. Le premier, littéral, désigne les médecins maîtrisant parfaitement les techniques thérapeutiques mais incapables de soigner les maladies de l'esprit, de soulager les êtres de leurs ennuis et de corriger leurs perceptions erronées à l'origine de toute souffrance. Le second, métaphorique, désigne

---

<sup>6</sup> *Fo suo xing zan* 佛所行贊 (Éloge sur les conduites du Bouddha), traduit par Aśvagoṣa 馬鳴 (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècle), T. 192, vol. 4, p. 43.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 45b.

le Bouddha et les êtres d'éveil (*bodhisattva*) capables, grâce à leur sagesse, de guérir les maladies de l'esprit. Dans les soutras se côtoient souvent deux grands rois des médecins : le Bouddha et Jīvaka (en chinois, Qipo 耆婆). Le Bouddha très instruit sur la médecine soignait lui-même les moines malades et les règles du *vinaya* fournissent des indications précises sur les problèmes de santé des moines. Mais l'Éveillé ne doit pas tant ce titre à son expertise médicale qu'à son enseignement susceptible d'éveiller les êtres humains, de dissiper leurs difficultés et les libérer de la mort. Ainsi, dans les textes chinois dont nous allons discuter, ce titre pourra-t-il nous renvoyer au sens littéral ou au sens métaphorique.

Les soutras désignent de façon générale les éminents praticiens par « grand médecin » (*dayi* 大醫) ou « médecin éclairé » (*mingyi* 明醫) et plus rarement par « roi des médecins » (*yiwang* 醫王). Dans le *Samyuktāgama*, un texte du Petit Véhicule, il est dit : « Le roi des médecins du nom de Karu 迦留 donne souvent aux malades des remèdes et des décoctions. Un autre médecin éclairé, Pohulu 婆呼廬 [Bakkula ?], est un roi des médecins, comme Zhanpi 瞻毗 [Campeya ?] <sup>8</sup> et Jīvaka. Tous quatre savent guérir les maladies » <sup>9</sup>. Dans les écrits du Grand Véhicule, le seul de ces grands médecins à être mentionné est Jīvaka.

Sur Jīvaka, les écrits bouddhiques relatent plusieurs légendes <sup>10</sup>. Deux traductions chinoises de sa biographie <sup>11</sup> le tiennent pour roi des

---

8 Sur les identifications sanskrites possibles de ces deux personnages, cf. Paul Demiéville, « article Byō », in *Hōbōgirin. Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*, Paris/Tōkyō : Maisonneuve/Maison franco-japonaise, 1974, p. 263-264.

9 *Bieyi za ahan jing* 別譯雜阿含經 (*Samyuktāgama*), T. 100, vol. 2, *juan* 13, p. 463a.

10 Cf. Aparna Chattopadhyaya, « Life of Jīvaka as found in Vinaya Pitaka. A study », *Nagarjuna*, 1978, 22 (3), p. 59-60. Kenneth G. Zysk, « Studies in traditional Indian medicine in the Pāli Canon: Jīvaka and Āyurveda », *The Journal of the International Association of Buddhist Studies*, 1982, 5 (1), p. 70-86. Mañi Ramākānt, « Bauddha yugke mahān vaidya Jīvaka Kaumārabhrtya' », *Sachitra Ayurveda*, 2003, 56 (1), p. 24.

11 Dans le *Fo shuo nainü Qiyu yinyuan jing* 佛說柰女祇域因緣經 (Soutra exposé par le Bouddha sur les causes et conditions de la fille du prunier), traduit par An Shigao (ap. 148), il est dit : « À sa naissance, le fils avait dans sa main un sac à aiguilles et à médicaments. Un adepte laïque dit : "Ce prince qui tient dans ses mains des instruments médicaux sera certainement un roi des médecins". », T. 553, vol. 14, p. 897b. Dans le *Fo shuo nainü Qipo jing* 佛說柰女耆婆經 (Soutra de Jīvaka et de la fille du prunier, exposé par le Bouddha), aussi traduit par An Shigao 安世高 (ap. 148), il est écrit : « La nonne avait accouché d'un garçon. Il naquit avec un sac d'aiguilles et de médicaments dans ses bras. Un adepte laïque

médecins dès sa naissance et affirment que, dès la sortie de la matrice, il tenait un sac de médicaments. C'est à Taxila, grand centre universitaire du nord-ouest de l'Inde, qu'il aurait étudié pendant sept ans la médecine auprès d'Atreya. On lui prête la capacité de guérir des maladies jugées incurables, d'où sa grande renommée de par tout le pays. Mais pourquoi fut-il le seul parmi maints praticiens réputés à recevoir le titre de roi des médecins ? Parce qu'il suivait sans dévier la doctrine du Bouddha et que, médecin attiré de la communauté des moines, il dispensait de surcroît des conseils avisés sur l'organisation de la communauté et de ses règles.

Dans les soutras bouddhiques traduits en chinois et ceux du canon pāli transmis dans le Sud, aucun élément ne permet de reconstituer le processus d'attribution du titre de roi des médecins à Jīvaka. En revanche, les sources tibétaines en ont conservé une indication. Il y est rapporté qu'il obtint le titre grâce à sa sagesse, à son dévouement et à sa technique médicale hors du commun. Les rois Bimbisāra et Ajātaśatru eux-mêmes lui auraient conféré trois fois ce titre lors de cérémonies <sup>12</sup>.

Dans les traductions chinoises des soutras, Jīvaka porte plusieurs titres : « roi des médecins », « roi des médecins pour enfants » (*tongzi yiwang* 童子醫王), « grand roi des médecins », « céleste roi des médecins » (*tianzhi yiwang* 天之醫王) et « être d'éveil roi des médecins » (*yiwang pusa* 醫王菩薩).

Le premier titre, roi des médecins, figure dans six passages du Canon bouddhique, dont quatre dans des versions du *Kāśyapaparivarta* à différentes époques. Dans la plus ancienne version, traduite par Lokakṣema des Han Orientaux, *Soutra sur le précieux joyau, exposé par le Bouddha* (*Fo shuo yiri mani baojing* 佛說遺日摩尼寶經), il est dit : « Dans le Jambudvīpa, les gens les plus respectables sont les médecins, leurs disciples, ou le roi des médecins. » <sup>13</sup> La traduction des Jin dit : « Ce prince qui tient dans ses mains des instruments médicaux sera certainement un roi des médecins. Il se nommera Jīvaka. » », T. 554, vol. 14, p. 902b.

12 Cf. Bhaiṣagācārya, G.M. (ed.), *The History of Indian Medicine: Containing Notices, Biographical and Bibliographical, of the Āyurvedic Physicians and their Works on Medicine: From the Earliest Ages to the Present Time*, vol. III, Calcutta: University of Calcutta, 1929, p. 681-744 ; Anton von Schiefner, *Tibetan Tales derived from Indian Sources*, translated from the Tibetan of the Kah Gyur; translated from German into English by W.R.S. Ralston (originally published 1906), 2nd ed., Bibliotheca Indo-Buddhica n° 52, Delhi: Sri Satguru Publications, 1906/1988.

13 *Fo shuo yiri manibao jing* 佛說遺日摩尼寶經 (Soutra exposé par le Bouddha sur le

(265-420) associe ce titre à Jīvaka <sup>14</sup>, de même que la version plus tardive du *Ratnakūṭasūtra* compilée par Bodhiruci (actif en Chine entre 508 et 537), aussi bien dans la traduction chinoise <sup>15</sup> que dans un manuscrit en sanskrit découvert dans la région de Khotan <sup>16</sup>. Jīvaka est encore roi des médecins dans deux soutras traduits en chinois par Dharmarakṣa 法護 (ca. 265-313) <sup>17</sup> et dans les chapitres 43 et 48 du *Ratnakūṭasūtra* <sup>18</sup>.

Le titre de roi des médecins pour enfants, moins fréquent, se trouve dans le *Soutra du fruit de la concentration et de l'apaisement, exposé par le Bouddha* (*Fo shuo ji zhi guo jing* 佛說寂志果經), traduit par Zhutan wulan 竺曇無蘭 qui travailla à Nankin de 381 à 385 sous les Jin de l'Est. On peut y lire : « À l'époque, vivait un roi des médecins pour enfants dénommé Jīvaka, en langue des Jin, Guhuo 故活 "Celui qui vit encore" ; un éventail à la main, il servait le roi [Bimbisāra]. » <sup>19</sup> Le chinois Qipo Tongzi 耆婆童子, transcription du sanskrit Jīvaka Kumārabhr̥ta, peut être rapproché du sanskrit *kaumārabhr̥tya* qui désigne le pédiatre. Le chapitre « Formation et destruction des cinq agrégats » du *Yogācārabhūmi* énumère les noms de médecins de toutes spécialités, dont ceux pour enfants, parmi lesquels Jīvaka <sup>20</sup>. Les prescriptions attribuées à cet éminent guérisseur joyau Mani légué), traduit par Lokakṣema 支婁迦讖 (Han Post.), T. 350, vol. 12, p. 192a.

14 *Fo shuo moheyan baoyan jing* 佛說摩訶衍寶嚴經 (Soutra exposé par le Bouddha sur l'ornementation précieuse du Grand Véhicule), traducteur inconnu, T. 351, vol. 12, p. 397c.

15 *Da baoji jing* 大寶積經 (*Ratnakūṭasūtra*), traduit par Bodhiruci 菩提流志 (ap. 508), « Jiashe pin » 迦葉品, T. 310, vol. 11, *juan* 112, p. 635a.

16 Vorobyova-Desyatovskaya M.I., *The Kāśyapaparivarta, Romanized Text and Facsimiles*, Tôkyô: The International Research Institute for Advanced Buddhology, Soka University, 2002, p. 34.

17 *Fo wubai dizi zi shuo benqi jing* 佛五百弟子自說本起經 (Soutra des événements fondamentaux de la vie du Bouddha exposés par ses cinq cents disciples), traduit par Dharmarakṣa 竺法護 (ap. 265-313), T. 199, vol. 4, p. 199a, et le *Fo shuo rulai bu siyi mimi dacheng jing* 佛說如來不思議秘密大乘經 (Soutra exposé par le Bouddha sur le Grand Véhicule et les secrets inconcevables de l'Ainsi-venu), traduit par Dharmapāla (Fahu 法護) (ap. 1004), T. 312, vol. 11, *juan* 2, p. 708c.

18 *Da baoji jing* 大寶積經, traduit par Bodhiruci 菩提流志 (ap. 508), T. 310, vol. 11, *juan* 112, p. 635a ; « Pu Ming pusa hui » 普明菩薩會, T. 310, vol. 11, *juan* 48, p. 281a.

19 *Fo shuo jizhi guo jing* 佛說寂志果經 (Soutra des effets de la volonté et du calme, exposé par le Bouddha), traduit par Zhutan Wulan 竺曇無蘭 (ca. 381-385), T. 22, vol. 1, p. 271a.

20 *Xiuxing daodi jing* 修行道地經 (*Yogācārabhūmi*), de Dharmarakṣa (Zhu Fahu 竺法護), T. 606, vol. 15, *juan* 1, p. 185b.

indien et rapportées dans deux écrits du canon bouddhique chinois <sup>21</sup> ainsi que dans le manuscrit de Bower <sup>22</sup> témoignent de son importante contribution à la médecine pédiatrique, ce qui justifie son titre de roi des médecins pour enfants <sup>23</sup>.

Si roi des médecins est le titre le plus fréquent de Jīvaka, il est parfois honoré d'un titre encore plus prestigieux, celui de grand roi des médecins. On peut lire : « Le Bouddha dit à Maudgalyāyana d'aller chez le grand roi des médecins Jīvaka pour lui demander la posologie du médicament » <sup>24</sup> ; ou encore : « À l'époque, le grand roi des médecins Jīvaka se procura tous les remèdes et créa une véritable pharmacopée. » <sup>25</sup> Dans les soutras traduits en chinois, les titres de roi des remèdes (*yaowang* 藥王), en sanskrit *bhaiṣajya-rāja*, et de roi des médecins s'appliquent l'un comme l'autre à Jīvaka, qualifié de roi des remèdes dans le *Lalitavistara* <sup>26</sup> et dans le chapitre « Réunion sur les moyens salvifiques du Grand Véhicule » du *Ratnakūṭasūtra*, traduit par Nandi des Jin orientaux (ca. 419) <sup>27</sup>. Il aurait déclaré que « dans l'univers il n'est aucun produit qui ne soit un remède » <sup>28</sup>, d'où ce titre toutefois moins souvent attribué que celui de roi

---

21 *Jiashe xianren shuo yi nüren jing* 迦葉仙人說醫女人經 (Soutra exposé par le saint Kaśyapa sur la fille médecin), traduit par Faxian 法賢 (Song), T. 1691, vol. 32, p. 787b-788b et le *Fo shuo changshou miezhui huzhu tongzi tuoluoni jing* 佛說長壽滅罪護諸童子陀羅尼經 (Soutra de dhāraṇī exposé par le Bouddha pour prolonger la vie, éliminer les fautes et protéger les enfants), de Budhabhadri 佛陀波利 des Tang, in *Wan Xuzang jing* 卍續藏經 (*Manjizōkyō*) (Supplément au canon bouddhique), Kyōto, 1902-1906, fascicule 150, p. 374.

22 A. F. Rudolf Hoernle, *The Bower Manuscript: Facsimile leaves, Nagari transcript, Romanised transliteration and English translation with notes*, reprinted, New Delhi: Mrs. Sharada Rani, 1987, p. 176-178.

23 Chen Ming 陳明, *Dunhuang chutu Huyu yidian « Qipo shu » yanjiu* 敦煌出土胡語醫典《耆婆書》研究 (Recherche sur un canon médical en langue barbare découvert à Dunhuang – le « Livre de Jīvaka »), Taipei: Xin wenfeng chuban gongsi, 2005, partie I, chap. 2 et 3.

24 *Da baoji jing*, T. 310, vol. 11, *juan* 28, p. 155b.

25 *Da baoji jing*, T. 310, vol. 11, *juan* 48, p. 283b.

26 *Chuyao jing* 出耀經 (Soutra de la vie étincelante, *Udānavarga*), traduit par Zhu Fonian 竺佛念 (ap. 365), T. 212, vol. 4, *juan* 19, p. 712c.

27 *Da baoji jing*, T. 310, vol. 11, *juan* 108, chap. 38, chap. 35, p. 605b.

28 Cf. *Si fen lu* 四分律 (*Dharmaguptakavinaya*), traduit par Zhu Fonian 竺佛念, T. 1428, vol. 22, *juan* 39 et *Fo shuo nainü qiyou yinyuan jing*, T. 553, vol. 14, p. 899a.

des médecins.

Jīvaka jouit aussi du titre mythique de céleste roi des médecins (*tianzhi yiwang* 天之醫王). Dans le *Soutra exposé par le Bouddha sur la prédestination de la fille du Prunier* (*Fo shuo nainü qiyou yinyuan jing* 佛說柰女祇域因緣經) qui rapporte une de ses cures, on trouve ce passage : « À sa naissance, Jīvaka tenait dans son poing des aiguilles et des remèdes. Il renonça à son rang de noblesse et aux honneurs pour devenir médecin et se consacra entièrement à sauver la vie des gens. Il fut un céleste roi des médecins, n'est-ce pas là un titre qui lui convient à merveille ? »<sup>29</sup> Celui-ci le place au-dessus des rois de la médecine et en fait un dieu. Dans l'école ésotérique, sa position est encore plus élevée, car il est vénéré comme « être d'éveil roi des médecins » (*yiwang pusa* 醫王菩薩). Le *Soutra de dhāraṇī protectrice des enfants, anéantissant les fautes et procurant la longévité, exposé par le Bouddha* (*Fo shuo changshou miezui hu zhu tongzi tuoluoni jing* 佛說長壽滅罪護諸童子陀羅尼經), traduit sous les Tang par Buddhahadri 佛陀波利, nous le dit : « À l'époque, l'être d'éveil roi des médecins s'avança vers le Bouddha et lui dit : “Vénéré du monde, je suis un grand médecin et je soigne toutes les maladies”. »<sup>30</sup>

Dans les soutras, les principaux personnages étroitement liés à la médecine sont le « Bouddha de l'Est à l'éclat de lapis-lazuli, maître des remèdes » (*Bhaiṣajya-guru-vaiḍūrya-prabhā*), l'« être d'éveil roi des remèdes » (*Bhaiṣajya-rājā*) et l'« être d'éveil Supérieur des remèdes » (*Bhaiṣajya-samudgata*). Ce qualificatif d'être d'éveil (*bodhisattva*) attribué à Jīvaka l'élève donc au même rang que les trois personnages précités pourtant sans rapport avec le titre de roi des médecins. Dans les traductions chinoises des soutras, la distinction est très claire.

Le terme sanskrit pour roi des médecins, *Vaidya-rājā*, apparaît notamment dans les versions sanskrites du chapitre « *Mahākaśyapa* » du *Lalitavistara* et du *Suvarṇaprabhāsa-sūtra*, deux écrits du Grand Véhicule. La diffusion de ce titre est donc en grande partie liée à l'idéal bodhisattvique dans le Grand Véhicule : conduire tous les êtres sans

---

29 *Fo shuo nainü qiyou yinyuan jing*, T. 553, vol. 14, p. 899a. Voir également, dans le *Fo shuo nainü Qipo jing* : « À sa naissance, Jīvaka tenait un sac de remèdes et d'aiguilles, il abandonna son rang prestigieux de prince et voyagea en expert de la médecine, ne se préoccupant que de la vie des gens. C'est vraiment un roi des médecins venu du ciel. », T. 554, vol. 14, p. 903b.

30 *Wan Xuzang jing*, fasc.150, p. 374.



exception à l'extinction (*nirvāna*). Toutefois, le titre de roi des médecins n'est pas employé uniquement dans les textes bouddhiques, mais aussi dans l'Āyurveda, bien qu'il y joue un rôle mineur. Par exemple, Dhavantari, possesseur d'un royaume, excellent médecin et maître de Suśruta <sup>31</sup>, est qualifié de roi des médecins. Comme ce dernier vécut après le Bouddha, il est possible que ce titre soit d'abord apparu dans les documents bouddhiques, puis emprunté par l'Āyurveda. Par ailleurs, lorsque Jīvaka est mentionné dans les documents ayurvédiques, il n'y bénéficie pas du titre de roi des médecins et, bien qu'apprécié pour son art, n'y occupe pas une place aussi importante que dans les textes bouddhiques.

## 2. Le titre de roi des médecins dans les manuscrits de Dunhuang

Parmi les manuscrits de Dunhuang, quatre copies du *Traité des cinq viscères de Zhang Zhongjing* répertoriées sous les numéros P2115, P2378, P2755 et S5614, les copies P2115 et S5614 étant similaires, affichent le titre de roi des médecins dans plusieurs passages. Il apparaît au début du P2115 et du S5614, dans le contexte suivant :

[col. 1] *Traité des cinq viscères* en un *juan* rédigé par Zhang Zhongjing. [col. 2] [Il fait partie] de la section « Puming » 普名, qui remonte à l'origine au roi des médecins. L'empereur Jaune a créé le *Classique d'acupuncture et de moxibustion (Zhenjiu jing 針灸經)* en [col. 3] plus de mille *juan*. Jīvaka Kumārabhṛta connaissait à merveille la nature des remèdes. Or, comment un être ordinaire peut-il connaître de façon aussi exhaustive [col. 4] les choses publiques et privées ? <sup>32</sup>

Ce passage se retrouve dans le chapitre « Les médecins » (*yiren* 醫人) de la rubrique des « Cinq viscères » de la *Somme classifiée de*

---

31 Auteur présumé de la *Suśruta-samhitā*, que les spécialistes datent entre le II<sup>e</sup> siècle avant et le VI<sup>e</sup> siècle après notre ère. Cf. Dominik Wujastyk, *The Roots of Ayurveda. Selections from Sanscrit Medical Writings*, London: Penguin Books, 2003, p. 4.

32 Ma Jixing 馬繼興 *et al.*, *Dunhuang yiyao wenxian jijiao* 敦煌醫藥文獻輯校 (Édition annotée des documents de Dunhuang sur la médecine et les remèdes), Suzhou: Jiangsu guji chubanshe, 1998, p. 56.

*recettes de médecine* (*Ūt̄bang yuch 'wī* 醫方類聚) compilée au xv<sup>e</sup> siècle par le coréen Kim Yemong 金禮蒙 (1406-1469), avec cependant quelques variantes :

[Cela fait partie] de la section « Yaoming » 藥名 (noms des remèdes), qui remonte à l'origine au roi des médecins. L'empereur Jaune a créé le [*Classique*] *des aiguilles* en plus de mille *juan*. À moins d'être un dieu ou un immortel, comment pourrait-on répertorier les qualités ainsi que les noms de tous les remèdes ?<sup>33</sup>

Ici, le nom de la section est « Yaoming » 藥名 et non « Puming » 普名 comme dans le *Traité des cinq viscères de Zhang Zhongjing*, Puming étant probablement une erreur de copiste. En effet, on trouve dans certains soutras bouddhiques la phrase « Puming est qualifié d'être d'éveil », ce qui signifie que Puming est un nom de personne. De plus, les soutras ne mentionnent nulle part une contribution du Bouddha à la pharmacologie en tant que roi des médecins. Il est donc exclu de penser que la section « Yaoming » soit mise en relation avec le Bouddha, alors qu'il est tout à fait pertinent qu'elle provienne de Jīvaka qui, dans sa quête de remèdes, avait posé comme prémisses que « dans l'univers, tout produit est un remède ». Cette thèse est reprise par Sun Simo 孫思邈 (582-681) dans son *Complément aux prescriptions valant mille onces d'or* (*Qianjin yifang* 千金翼方) (681)<sup>34</sup>, ce qui indique que, depuis le début des Tang, les médecins chinois n'ignoraient pas cette théorie de Jīvaka. La seconde variante entre les manuscrits de Dunhuang et la citation dans l'encyclopédie coréenne consiste en l'absence dans cette dernière de la mention « Jīvaka Kumārabhṛta maîtrisait merveilleusement la nature des remèdes ».

Dans les manuscrits de Dunhuang, il existe un parallélisme évident entre « Jīvaka Kumārabhṛta maîtrisait merveilleusement la nature des remèdes » et « l'empereur Jaune avait créé le *Classique des aiguilles* ». Cette dernière phrase sépare le nom de Jīvaka du titre « roi des médecins »

33 *Ūt̄bang yuch 'wī* 醫方類聚 (Somme classifiée de recettes de médecine), de Kim Yemong 金禮蒙, édition moderne annotée par le Zhejiang sheng zhongyi yanjiu suo 浙江省中醫研究所 et le Huzhou zhongyi yuan 湖州中醫院, Beijing : Renmin weisheng chubanshe, 1981, *juan* 4, p. 83.

34 *Qianjin yifang* 千金翼方 (Complément aux prescriptions valant mille onces d'or), de Sun Simo 孫思邈, Beijing : Renmin weisheng chubanshe, 1981, *juan* 1, p. 6.

mentionné avant l'empereur Jaune. Le titre de roi des médecins s'adresse donc au Bouddha. Le *Traité des cinq viscères de Zhang Zhongjing* associe probablement l'histoire du Bouddha à celle de Jīvaka.

Dans la version du manuscrit P2755, mutilé au début, le titre de roi des médecins apparaît vers la fin, et, pour la première fois, associé à un médecin chinois. On peut lire en effet :

[col. 49] Li Ziyu 李子預 [col. 50] était réputé pour ses recettes [destinées] à tuer les revenants. Liu Juanzi 劉涓子 possédait un registre [avec le nom des esprits] laissé par les revenants. Jīvaka Kumārabhṛta, lui, grand connaisseur de la nature des remèdes [col. 51], savait en exposer toutes les vertus. Quant au roi des médecins Yu Fu 踰附, il connaissait des prescriptions divines de la plus grande efficacité, grâce auxquelles toute personne était assurée d'être guérie.<sup>35</sup>

Ainsi Yu Fu apparaît comme le premier Chinois, illustre médecin de la haute antiquité, à recevoir ce titre. Ce passage du P2755 inexistant dans les trois autres versions du *Traité des cinq viscères de Zhang Zhongjing* (P2115, P2378, S5614) se retrouve dans la *Somme classifiée de recettes de médecine*, avec toutefois de nombreuses modifications.

Pour mieux comprendre ce que désigne ce titre « roi des médecins » dans P2115 et S5614, il convient d'analyser les différents types de roi des médecins dans les documents de Dunhuang, sans se limiter aux soutras, mais en étudiant également les lettres de souhait (*yuanwen* 愿文), les textes en prose parallèle (*bianwen* 变文), les chants et poèmes (*shige* 诗歌), les textes explicatifs de soutras (*jiangjing wen* 讲经文) et les éloges des images (*miaozhen zan* 邈真赞). On a ainsi pu distinguer trois types de roi des médecins : le Bouddha, les médecins et Jīvaka.

#### *a. Le Bouddha, roi des médecins*

Dans les textes votifs et de prière, la Loi du Bouddha est souvent comparée aux remèdes et le Bouddha au roi des médecins. Nous avons relevé cette métaphore une douzaine de fois. Dans le S4992, considéré comme

---

<sup>35</sup> Ma Jixing *et al.*, *op. cit.*, 1998, p. 120.

un « modèle de texte votif » (*yuanwen fanben* 愿文范本) par les spécialistes modernes, il est dit : « Le soutra est qualifié de remède de la Doctrine et le Bouddha de “Roi des médecins”. »<sup>36</sup> Dans un autre texte votif, P2044, on trouve la phrase suivante : « Ainsi on sait que le Bouddha était le roi des médecins et sa Loi un excellent remède »<sup>37</sup> ; ou encore dans S5639 : « Le grand saint Śākyamuni était le roi des médecins du triple monde. [...] Le roi des médecins du Pic des vautours [c’est-à-dire le Bouddha], nous abreuva du merveilleux remède qu’est l’ambrosie. »<sup>38</sup> Une autre illustration de la métaphore apparaît dans un commentaire du *Soutra de Vimalakīrti* où un laïc feint d’être malade pour apprendre aux disciples du Bouddha venus s’enquérir de sa santé que la Loi est le seul remède. Il y est écrit :

En tant que grand roi des médecins, il excellait dans la guérison de toutes les maladies. Pour chaque maladie, il prescrivait le remède correspondant et ordonnait de le prendre. [...] Une fois devenu être d’éveil, il reçut le titre de roi des médecins. Quand les soucis et les maladies aussi nombreux que les grains de sable du Gange ont complètement disparu, l’être d’éveil tout compatissant a parfaitement accompli son vœu. C’est pourquoi il est dit dans le soutra [de Vimalakīrti] : « Il s’est manifesté dans son corps comme grand roi des médecins ; il était capable de guérir toutes les maladies et prescrivait le remède convenant à chaque maladie. »<sup>39</sup>

P3130, un texte sur la transmigraton, reprend aussi cette image : « Échapper au malheur de la vie et de la mort dépend entièrement du roi des médecins, le Bouddha ; préserver la miséricorde dépend totalement du bon remède. »<sup>40</sup>

---

36 Huang Zheng 黄征 et Wu Wei 吴伟, *Dunhuang yuanwen ji* 敦煌愿文集 (Recueil de lettres de souhaits de Dunhuang), Changsha : Yueli shushe, 1995, p. 142.

37 *Ibid.*, p. 152.

38 *Ibid.*, p. 203.

39 S4571 « Weimojie jing jiangjing wen » 维摩诘经讲经文 (Texte explicatif du *Soutra de Vimalakīrti*) » ; cf. Huang Zheng 黄征 et Zhang Yongquan 张涌泉, *Dunhuang bianwen xiaozhu* 敦煌变文校注, (Édition annotée et révisée des textes parallèles de Dunhuang), Beijing : Zhonghua shuju, 1997, p. 771.

40 P3130 « Yuzhi lianhua xin lunhui wen jiesong » 禦制莲花心轮回文偈颂 (Éloges et *gāthā* sur la roue du devenir et le cœur de lotus), *juan* 3 ; cf. Xu Jun 徐俊, *Dunhuang shiji*

La métaphore est parfois étendue aux Trois Joyaux – le Bouddha, la Doctrine et la Communauté – que vénère tout bon bouddhiste, comme on peut le lire dans le texte de souhaits des P2058 et P3566 : « En tant que roi des médecins, le Bouddha soignait toutes les maladies. Sa Loi, bon remède, soulageait de toutes les souffrances. [...] En toute humilité, [j']ai entendu dire que les Trois Joyaux sont les rois des médecins transcendant ce monde. »<sup>41</sup> S5561 qui traite de la maladie d'un homme ordinaire nous assure que « le roi des médecins nous protège secrètement »<sup>42</sup> et S6417, un texte sur la maladie du père, nous souhaite : « Que le grand saint roi des médecins répande la rosée de la douceur ! »<sup>43</sup> Ces divers passages font sans aucun doute allusion au Bouddha et le titre roi des médecins y devient ici synonyme de roi de la Loi. Dans ces textes de souhait de Dunhuang, roi des médecins est devenu une simple formule honorifique.

Par exemple, le titre de roi des médecins est mentionné dans un éloge au moine Zhai 翟 qui occupa à Dunhuang la haute position de Supérieur des moines du Hexi<sup>44</sup>. Le chercheur chinois contemporain Zheng Binglin suggère que ce titre désigne Bian Que 扁鵲 et en conclut que le moine Zhai était un médecin de la communauté monastique<sup>45</sup>. Ce point reste fort douteux, car dans ce document, aucun rapport de ce moine Zhai avec l'art médical n'est indiqué. À notre avis, le parallèle entre la « formation du maître » et celle du « roi des médecins » prouve que le moine Zhai maîtrisait bien la Loi ; ce titre a seule valeur de métaphore et ne signifie

---

*canjuan jikao* 敦煌詩集殘卷輯考 (Recherche sur les fragments de rouleau comportant des recueils de poèmes à Dunhuang), Beijing : Zhonghua shuju, 2000, p. 197.

41 Huang Zheng et Wu Wei, *op. cit.*, p. 664. Il est dit aussi dans le « Yu Zhangfu hui wen » (S5561, S5522) : « [J'ai] entendu dire humblement que les Trois Joyaux, c'est le roi de la Loi transcendant ce monde. Les bouddhas Ainsi-venus sont les pères compatissants des quatre générations. », Huang Zheng et Wu Wei, *op. cit.*, p. 696.

42 Huang Zheng et Wu Wei, *op. cit.*, p. 690.

43 *Ibid.*, p. 706.

44 P4660 « Hexi du seng tong Zhai heshang miaozhen zan » 河西都僧統翟和尚邁真贊 (Éloge à Miaozhen, l'abbé Zhai, chef des moines du Hexi), in Zheng Binling 鄭炳林, *Dunhuang beiming zan jishi* 敦煌碑銘贊輯釋 (Édition commentée d'éloges, inscriptions funéraires et inscriptions sur pierre de Dunhuang), Lanzhou : Gansu jiaoyu chubanshe, 1992, p. 175.

45 Zheng Binling 鄭炳林 et Dang Xinling 黨新玲, « Tangdai Dunhuang sengyi kao » 唐代敦煌僧醫考 (Recherche sur les moines médecins de Dunhuang à l'époque des Tang), *Dunhuang xue* 敦煌學, 1995, 20, p. 31-46.

pas qu'il était médecin de la communauté. Il en va autrement de l'éloge du moine Suo Chong'en 索崇恩 où il est clairement écrit que « son maître avait la compassion d'un roi des médecins, et exerçait l'art médical » .<sup>46</sup>

*b. Les médecins de ce monde, rois des médecins*

Ce titre était suffisamment banalisé à Dunhuang pour être employé fréquemment. Dans les manuscrits de Dunhuang, en prose ou en vers, il désigne plusieurs fois de bons médecins capables de guérir les gens. Dans un texte sur la maladie, P2854, roi des médecins se démarque explicitement de roi de la Loi, c'est-à-dire le Bouddha, seul capable de guérir les maladies résistant à tout traitement. On peut y lire :

Même si le malade avait pris tous les médicaments du monde, et que les rois des médecins de notre monde lui eussent prescrit toutes sortes de traitements, il n'aurait pu guérir complètement. Par chance, il entendit parler des Trois Joyaux et du roi de la Loi qui transcende ce monde.<sup>47</sup>

Mais cette expression est aussi employée dans des documents bouddhiques. Dans le chapitre six du «Texte explicatif du Soutra de Vimalakīrti », il est écrit : « Si par hasard, pendant cette ère cosmique des maladies surviennent, il se manifeste comme roi des médecins. Il adoucit ainsi les maladies de la multitude des êtres, [son pouvoir] surpasse celui des dons accumulés pendant dix ères cosmiques. »<sup>48</sup> De même, dans un texte de l'école du *dhyāna*, trouve-t-on cette épithète élogieuse appliquée à un bon guérisseur : « Sa faim ne saurait être assouvie même par un mets délicieux ; quant à sa maladie, seule la rencontre avec le roi des médecins peut la guérir. »<sup>49</sup>

46 P4010, P4615, « Suo Chong'en heshang xiu gongde ji » 索崇恩和尚修功德記 (Notes sur la culture des mérites par l'abbé Suo Chong'en), in Zheng Binling, *op. cit.*, p. 285.

47 Huang Zheng et Wu Wei, *op. cit.*, p. 671. Une formulation similaire se trouve dans Bei.6854 conservé à la bibliothèque de Pékin ; cf. Huang Zheng et Wu Wei, *op. cit.*, p. 676.

48 P4571, « *Weimojie jing jiangjing wen* », in Huang Zheng et Zhang Yongquan, *op. cit.*, p. 906-907.

49 *Chanmen biyao jue* 禪門秘要訣 (Formules essentielles et secrètes de l'école du

Citons également un poème conservé dans les manuscrits de Dunhuang, intitulé « S'enquérir de la maladie d'un ami » (*Wen youren ji* 問友人疾), et dans lequel il est dit :

Je ne sais quand je peux tomber malade, j'exerce toute ma vigilance pour éviter d'être alité. Si le mal est sérieux, il me faut prendre des remèdes à chaque repas ; s'il l'est moins, il me faut boire une bonne liqueur. Le palais envoie des lettres pour s'enquérir de ma santé. L'ami maudit la longueur de la route pour arriver chez moi. Aux murailles des frontières, je m'en remets au destin ; nul endroit où je puisse consulter un roi des médecins.<sup>50</sup>

*c. Jīvaka, roi des médecins*

Dans un article consacré à Jīvaka<sup>51</sup>, nous avons présenté des documents de Turfan et de Dunhuang sur cet Indien qualifié de roi des médecins et avons discuté de ses rapports avec le Bouddha. Les gens de Dunhuang ont adoré Jīvaka dans leur quête pour se libérer des souffrances. Plusieurs manuscrits – deux textes sur la maladie (*huan wen* 患文) (S343 et P3259), un texte sur la maladie d'un homme ordinaire (S5561, S5522) et un recueil de fragments de souhaits (P2543R et P2526R) – le louent avec la même phrase : « Le merveilleux remède de Jīvaka pénètre l'esprit comme une décoction de sagesse qui se diffuse dans le corps. » Cette vénération pour Jīvaka a poussé les auteurs de ces textes à lui appliquer une hyperbole réservée au Bouddha, le médecin de l'âme.

Divers documents de Dunhuang traitant des ablutions le mentionnent. Il serait à l'origine de la coutume des bains réguliers : « Le huitième jour

---

*dhyāna*), S4037, P2105 et P2104 ; cf. Xu Jun 徐俊, *Dunhuang shiji canjuan jikao* 敦煌詩集殘卷輯考 (Recherche sur les fragments de rouleau comportant des recueils de poèmes à Dunhuang), Pékin : Zhonghua shuju, 2000, p. 14.

50 Poème 31 intitulé « S'enquérir de la maladie d'un ami » (« Wen youren ji » 問友人疾) du S6234, *Tang yiming shi jishi* 唐佚名詩集詩, in Xu Jun, *op. cit.*, p. 653.

51 Chen Ming 陳明, « Qipo de xingxiang yanbian ji qi zai Dunhuang Tulufan diqu de yingxiang » 耆婆的形象演變及其在敦煌吐魯番地區的影響 (L'évolution de la figure de Jīvaka et son influence dans la région de Dunhuang et de Turfan), in Guojia tushuguan shanben te cangbu 國家圖書館善本特藏部 (dir.), *Wenjin xuezhì* 文津學志, n°1, Beijing : Beijing tushuguan chubanshe, 2003, p. 138-164.

de la douzième lune, jour des frimas, des grands vents et de la conjonction des huit étoiles, dans les thermes, Jīvaka a demandé au Tathāgata que les moines se lavent. »<sup>52</sup> Le « Texte explicatif du “Soutra sur les thermes” » (*Wenshi jing jiang chang yazuo wen* 溫室經講唱押座文) fait ainsi l'éloge de Jīvaka : « Né d'une nonne, Jīvaka maîtrisait parfaitement l'art de la Loi et était capable de sauver tous les êtres. Pouvant guérir toutes les maladies, il fut appelé le Grand roi des médecins du trésor suprême. »<sup>53</sup>

Dans un récit sur le pays du Bouddha, Jīvaka est présenté comme modèle de roi des médecins :

On désigne par Grand roi des médecins celui capable de traiter toutes sortes de maladies, de prescrire un médicament approprié et de redonner la santé au malade. Il en est ainsi de Jīvaka et d'autres, qui sauvent les vies. Ils établissent un diagnostic par l'examen du teint et des sons et connaissent parfaitement les cinq sciences (*wuming* 五明)<sup>54</sup>. Un individu capable de guérir toutes les maladies est qualifié de « guérisseur » (*shānliao* 善療) ou de « médecin de ce monde » (*shiyi* 世醫) ; si ces gens ont ce pouvoir, à plus forte raison l'être d'éveil, lui dont le cœur rempli de compassion dispense le remède de la Loi pour guérir le corps et l'esprit !<sup>55</sup>

Une autre source faisant probablement allusion aux dons merveilleux de Jīvaka est une inscription du tombeau de Haisheng 海生 excavée à Turfan et datée de l'an 4 de l'ère Xianheng des Tang (673), sur laquelle il est gravé : « [II] chercha des remèdes d'une efficacité exceptionnelle, visita des médecins capables de ressusciter un mort. Mais il ne trouva aucune prescription efficace et finit par trépasser... »<sup>56</sup> Généralement,

52 S2832, *Fo shuo wenshi xiyu zhong seng jing* 佛說溫室洗浴眾僧經 (Soutra présenté par le Bouddha sur les ablutions de la communauté des moines dans les thermes) ; cf. Huang Zheng et Wu Wei, *op. cit.*, p. 85.

53 P2440, *Wenshi jing jiang chang yazuo wen* 溫室經講唱押座文, in Huang Zheng et Zhang Yongquan, *op. cit.*, p. 1152.

54 En sanskrit *pañcavidyā* : la grammaire et la composition, les arts et les mathématiques, la médecine, la logique et la philosophie.

55 P2191 v°, *Tan guang shi “Fo Guo pin” shouji* 談廣釋佛國品手記.

56 Hou Can 侯燦 et Wu Meilin 吳美琳, *Tulufan chutu zhuanzhi jizhu* 吐魯番出土磚志集注 (Recueil annoté d'inscriptions sur brique excavées à Turfan) (2), Chengdu : Ba Shu shushe, 2003, p. 550.



dans la médecine chinoise, le « médecin capable de ressusciter un mort » est Bian Que, dont la biographie relate plusieurs guérisons de malades considérés comme morts. Mais ici, ce peut tout aussi bien désigner Jīvaka, les deux personnages étant souvent mis en parallèle. Une phrase tirée des « Propos de maître [Hui]yuan des monts Lu » nous le montre clairement : « On aurait dit Jīvaka prescrivant un remède ou Bian Que appliquant son aiguille. »<sup>57</sup> L'« Inscription funéraire du défunt capitaine Zhang Xianghuang » (« Gu lüshuai Zhang Xianghuan muzhi » 故旅帥張相歡墓誌, Ast.010) de Turfan raconte que, lorsqu'il était malade, sa femme et ses frères allèrent à la recherche des Jīvaka, mais aucun ne put le sauver<sup>58</sup>. Voilà qui illustre aussi l'importance de Jīvaka dans cette région. Ainsi les expressions laudatives dans les divers documents ci-dessus traduisent l'influence de la culture médicale non chinoise sur les gens de Turfan, siège militaire important sur la route de la soie. Transplanter le lexique utilisé à l'origine pour les médecins traditionnels chinois aux médecins étrangers comme Jīvaka vise à affirmer la compétence de ces étrangers et à siniser leur image.

### **3. Les rois des médecins et Jīvaka dans les documents des Tang et des Song**

Dans les documents des Tang, le terme de roi des médecins désigne deux types de moines éminents. Le premier correspond à des moines pas nécessairement formés en médecine mais connus pour leur aptitude à guider vers la Loi du Bouddha, le second à des moines de haute vertu, maîtres à la fois de l'art médical et de la Loi bouddhique.

Pour les premiers, le titre apparaît plus d'une dizaine de fois, à propos d'illustres maîtres de *dhyāna* ou moines de divers temples, sur des inscriptions funéraires louant leurs hautes vertus bouddhiques et leur talent à sauver les êtres de leurs souffrances. Aucune distinction n'est alors faite entre maladie corporelle et maladie de l'âme. Trois pierres gravées avec  
57 S2073 *Lushan yuangong huanhua* 廬山遠公環話, in Huang Zheng et Zhang Yongquan, *op. cit.*, p. 260.

58 Cf. Aurel Stein, *Innermost Asia: Detailed Report of Explorations in Central Asia, Kan-su and Eastern Iran*, vol.III, Oxford: Clarendon Press, 1928, vol. III, p. 985 ; vol.IV, LXXV. Cf. Hou Can et Wu Meilin, *op. cit.*, p. 570-571.

ce titre au sens d'éminent maître sont consacrées à trois moines, membres respectifs de l'école des préceptes, de l'école ésotérique et de celle du *dhyāna*. Leur appartenance à des courants différents n'excluait pas une même approche dans la pratique et la culture de la Loi bouddhique.

Sur une pierre gravée en l'honneur d'un moine du temple Weishen (Weishen si 威神寺), expert dans l'observance des préceptes, on a inscrit cet éloge :

Le maître de la doctrine du temple Weishen du district Xia 夏 avait pour nom de famille Zhang 張 et pour nom bouddhique Hulu 忽律. Ses ancêtres avaient été de hauts fonctionnaires de Nanyang. Il observait strictement la discipline et s'appliquait à pratiquer les préceptes. [...] La grande Voie n'était pas encore établie, l'époque pouvait être comparée à celle [troublée] à laquelle Confucius occupa à plusieurs reprises des fonctions diverses. Quand les gens tombaient malades, ils devaient attendre la main secourable du roi des médecins. [...] Il usa de multiples expédients salvifiques afin de guider les êtres dans le courant de la sagesse (*prajñā*).<sup>59</sup>

L'éloge met d'abord en valeur sa stricte observance de la discipline et son immense compassion qui ont permis de le comparer à un roi des médecins. De toute évidence, c'est à lui que fait allusion la phrase : « Quand les gens tombaient malades, ils devaient attendre la main secourable du roi des médecins. » Qu'il les guidât vers la sagesse montre qu'il soignait avant tout leur esprit.

Un deuxième témoignage de l'expression « roi des médecins » nous est donné dans le texte d'une stèle rédigé par le maître japonais Kūkai 空海 (774-835) et dédié au maître de *dhyāna* Huiguo 惠果 qui demeura dans le plus grand temple de la capitale, le temple du Dragon vert (Qinglong si 青龍寺). On y lit :

La merveilleuse activité de la sagesse née du recueillement de mon maître résidait justement dans ceci : montrer [où se trouvent]

---

59 « Da Tang chaoyi daifu xing wenxi xianling shang zhuguo linze xian kaiguo nan yu jun qing yi... Tang xing si bei » 大唐朝議大夫行聞喜縣令上柱國臨淄縣開國男於君請移...唐興寺碑, in Wu Gang 吳綱 (dir.), *Quan Tang wen buyi* 全唐文補遺 (Complément à la *Somme complète de textes en prose des Tang*), Xi'an : Sanqin chubanshe, 1994, tome 3, p. 9.

l'honneur et la dignité, et suivre cette voie. Il existe des maladies actuelles et des maladies à venir. [Le maître] donnait un remède adapté à chacune et était une boussole pour les égarés. [...] Pour un seul radeau parvenu à l'autre rive, combien ont sombré ? Quelle tristesse ! Après la disparition du roi des médecins, qui pourra éliminer le poison des fous ? <sup>60</sup>

Le moine Huiguo a servi le maître de *dhyāna* Dazhao 大照禪師, lui-même disciple d'Amoghavajra (705-774), au titre honorable de maître du canon bouddhique, grand propagateur de l'école ésotérique en Chine. Son enseignement est ici comparé à un bon remède et à une boussole qui guide les égarés. Aux yeux de Kūkai, « roi des médecins » illustre les qualités de maître spirituel de Huiguo, qui allégeait les souffrances.

Un usage similaire du titre se trouve dans une inscription écrite par le célèbre fonctionnaire et poète du milieu des Tang, Bai Juyi 白居易 (772-846), en l'honneur du moine Zhaogong 照公 de l'école du *dhyāna*, résidant au temple Fengguo (Fengguo si 奉國寺) à Luoyang. Voici son texte :

Ainsi, peut-on ne pas le qualifier de roi des médecins ce maître qui dissipait les souillures mentales, ce maître qui, dans cet océan de vies et de morts, fut le capitaine du navire ? Hélas ! Ce roi des médecins a disparu mais les maladies restent, le capitaine nous a quittés alors que le navire entrait en pleine mer. <sup>61</sup>

La poésie aussi emprunte souvent ce titre pour faire l'éloge de fervents bouddhistes. Ces textes constituent une série d'exemples dénotant le pouvoir de la métaphore médicale pour le bouddhisme, remède à tous les maux. Le titre de roi des médecins y est souvent utilisé dans un contexte

---

60 « Da Tang shendu Qinglong si gu sanchao guoshi guanding asheli Huiguo heshang zhi bei » 大唐神都青龍寺故三朝國師灌頂阿闍黎惠果和尚之碑 (Stèle en l'honneur de feu l'abbé Huiguo, *ācārya* Guanding, maître national du temple du Dragon vert de la capitale sous les grands Tang), *ibid.*, tome 5, p. 4-5.

61 « Dongdu Fengguo si Chande dashi Zhaogong ta ming » 東都奉國寺禪德大師照公塔銘 (Inscription funéraire de Zhaogong, grand maître à la vertu de *dhyāna* du temple Fengguo de la capitale de l'est), in Bai Juyi 白居易, *Baishi changqing ji* 白氏長慶集 (Recueil de textes de maître Bai Changqing), Beijing : Wenxue guji chubanshe, 1955, *juan* 71, p. 77a-77b.

ambigu qui évoque parfois des moines médecins, parfois le Bouddha et sa doctrine. Dans un écrit versifié du *Texte amplifié pour la propagation et la mise en lumière de la Loi* (*Guang hongming ji* 廣弘明集) (664) de Daoxuan 道宣 (596-667), un maître bouddhiste conseille à un ami malade de lire le *Soutra de Vimalakīrti* qui, rappelons-le, met en scène un laïc, Vimalakīrti, feignant la maladie pour convertir les disciples qui viennent s'enquérir de sa santé et leur enseigner la vacuité de toutes choses, y compris celle du moi et de la maladie. Le texte se conclut par : « Il est digne de confiance, ce Grand roi des médecins [le Bouddha], dont le pouvoir est vraiment incommensurable ! »<sup>62</sup>

Lu Lun 盧綸 (748-ca. 800), célèbre poète du milieu des Tang, utilise dans deux poèmes le titre roi des médecins faisant allusion au Bouddha<sup>63</sup> ; de même Liu Yuxi 劉禹錫 (772-842), poète légèrement postérieur à Lu Lun, qui s'adresse à des moines venus s'enquérir de sa maladie en ces mots : « Le roi des médecins possède un merveilleux remède, puis-je en quémander une pilule ? »<sup>64</sup> En revanche, le doute peut subsister dans certains cas où « roi des médecins » pourrait aussi qualifier un moine. Huangfu Ran 皇甫冉 (714-767), dédiant un poème à un abbé malade, écrit : « Même un roi des médecins peut tomber malade, comme il est difficile de pénétrer parfaitement le principe subtil ! »<sup>65</sup> Zhao Xia 趙嘏 (806-852/53), souffrant de nombreuses maladies, se plaint en ces termes : « Je tourne la tête et vois les feuilles rouges par-delà le jardin familial, je veux

62 « Sui zhuzuo Wang Zhou wo ji Min Yue shu Jingming yi » 隨著作王冑疾閩越述淨名意 (Pour Wang Zhou alité, sens du *Soutra de Vimalakīrti* exposé à Min et à Yue), *Guang hongming ji* 廣弘明集 (Textes amplifiés pour la propagation et la mise en lumière [de la Loi]), de Daoxuan 道宣, (596-667), T. 2103, vol. 52, *juan* 30, p. 360b.

63 Dans le « Qiuye tong chang dang su cangong yuan » 秋夜同暢當宿藏公院 (Par une nuit d'automne, résidant dans le temple Cangong), il écrit : « Je me prosternai à ses pieds et mes larmes coulèrent. Le roi des médecins connaît l'origine de mon mal. », *Quan Tang shi* 全唐詩 (Somme de poésies des Tang), Beijing : Zhonghua shuju, 1960, *juan* 279, p. 3166-3167. Dans le « Song Weiliang shangren gui Jiangnan » 送惟良上人歸江南 (Accompagnant le supérieur Weiliang de retour au Jiangnan), le même poète écrit : « Lourd est le fardeau de toutes ces vies. Souvent malade, je me prosterne devant le roi des médecins », *Quan Tang shi*, *juan* 276, p. 3124.

64 « Bing zhong yi'er chanke jian wen yin yi xie zhi » 病中一二禪客見問因以謝之 (Pour remercier un ou deux maîtres de *dhyāna* venus me rendre visite pendant ma maladie), *Quan Tang shi*, *juan* 357, p. 4018.

65 « Wen Zheng shangren ji » 問正上人疾 (J'interroge le supérieur Zheng sur sa maladie), *Quan Tang shi*, *juan* 249, p. 2805.

seulement avertir le roi des médecins de mes nombreuses maladies. »<sup>66</sup> Sikong Tu 司空圖 (837-908) écrit : « Aujourd’hui je n’ai ni doute ni maladie, pour mon avenir je n’ai pas à troubler le roi des médecins. »<sup>67</sup> Luo Yin 羅隱 (833-909) déclare : « Je me repens sincèrement de tous mes maux, aujourd’hui je m’en remets au roi des médecins. »<sup>68</sup>

Ce titre de roi des médecins apparaît à maintes reprises dans un contexte bouddhique sous le pinceau de Bai Juyi, déjà cité précédemment. Dans son poème « Voie de la non-dualité » (*Bu ermen* 不二門), il confie : « Je m’assieds et vois la vieillesse et la maladie qui m’acculent, je dois obtenir le salut du roi des médecins. Dans la non-dualité seule, nulle distinction entre vie courte et longévité. »<sup>69</sup> Dans un autre poème à un ami fonctionnaire de l’académie des Pinceaux, il exprime sa conception très bouddhique de la maladie : « Dans mes moments de loisirs, je côtoie des amis de la Voie. Quand je suis malade, je sers le roi des médecins. Les troubles apaisés, je retourne à la concentration, je préserve mes esprits subtils et, assis, j’oublie mon moi. »<sup>70</sup> Bai Juyi, vieux et malade, a composé sur ce thème quinze poèmes précédés d’une préface dans laquelle il confesse :

Depuis longtemps déjà je repose mon esprit dans le bouddhisme, et, dans une libre errance, suis les traces d’un Laozi et d’un Zhuangzi. Maintenant que je suis malade et contemple mon corps, je constate vraiment des résultats. Comment cela ? Eh bien, si mon corps devient squelettique, dedans j’oublie mes soucis. D’abord je m’exerce à la contemplation et à la concentration du *dhyāna*, puis je consulte les médecins.<sup>71</sup>

---

66 « Ti Chongsheng si Jian Yunduan seng lu » 題崇聖寺簡云端僧錄 (Inscription pour les annales du moine Jian Yunduan du temple Chongseng si), *Quan Tang shi*, *juan* 549, p. 6357.

67 « Xiushi ting ershou » 修史亭二首 (Deux poèmes au pavillon Xiushi), *Quan Tang shi*, *juan* 634, p. 7281.

68 « Tou Zhedong Wang daifu ershi yun » 投浙東王大夫二十韻 (Vingt rimes au dignitaire Wang du Zhedong), *Quan Tang shi*, *juan* 665, p. 7619-7620.

69 « Bu’er men » 不二門 (Voie de la non-dualité), *Quan Tang shi*, *juan* 434, p. 4801-4802.

70 « Weicun tuiju ji libu Cui shilang Hanlin Qian sheren shi » 渭村退居寄禮部崔侍郎翰林錢舍人詩 (Poème à l’académicien Qian She et au secrétaire Cui du ministère des Rites, retirés dans le village de Wei), *Quan Tang shi*, *juan* 438, p. 4859-4860.

71 Préface du « Bing zhong shi shiwu shou » 病中詩十五首 (Quinze poèmes écrits

Son idéal était d'être soi-même roi des médecins et de ne pas recourir au commun des médecins. Ce dernier texte exprime bien la façon dont un fervent laïc, sous les Tang, considérait l'unité des maux du corps et de l'esprit et l'efficacité des pratiques de concentration contre la maladie : la concentration du *dhyāna* peut guérir, le Bouddha est le roi des médecins. Bai Juyi l'affirme encore dans un autre poème : « Il ne faut se soucier ni de la maladie ni de la vieillesse, l'esprit est le roi des médecins en personne. »<sup>72</sup> Il convient de rappeler que, dans le bouddhisme, la maladie et la vieillesse constituent le onzième des douze chaînons interdépendants dont l'origine première est l'ignorance : être éveillé, c'est résoudre l'ignorance et par là-même la souffrance de la vieillesse et de la maladie.

Sous les Cinq Dynasties, l'usage du titre de roi des médecins perdure dans la poésie. Wang Jixun 王繼勛, offrant un poème au maître de *dhyāna* Miaokong de Helong 和龍妙空禪師, écrit : « Qui sait qu'en ce jour d'automne sur les rives du Fleuve, sans égal, j'explique la loi du roi des médecins ? »<sup>73</sup> Tan Yongzhi 譚用之, un autre auteur des Cinq Dynasties, suggère dans un poème la beauté d'un paysage divin qui transporte au-delà des états spirituels habituels et sollicite le roi des médecins en ces termes :

À l'automne, sur l'étang couvert de nuages, les blancs lotus  
embaument,  
Sur l'étang je chante les immortels et songe au pavillon de bambous.  
Serein, je loue les accents antiques des « Coutumes des  
principautés »<sup>74</sup>.  
Calme : le feu de l'esprit s'est éteint, l'âme qui rêvait baigne de  
fraîcheur.  
Au troisième mois du printemps, on ne compte plus les fleurs des

---

pendant ma maladie), in Bai Juyi 白居易, *Bai Juyi quanji* 白居易全集 (Œuvres complètes de Bai Juyi), Shanghai : Shanghai guji chubanshe, 1999, *juan* 35, p. 535.

72 « Zhai ju ouzuo » 齋居偶作 (Sur une inspiration soudaine dans ma retraite), *Quan Tang shi*, *juan* 460, p. 5243.

73 « Zeng Helong Miaokong chanshi » 贈和龍妙空禪師 (Offert au maître de *dhyāna* Miaokong de Helong), *Quan Tang shi*, *juan* 763, p. 8663.

74 Une section du *Livre des odes* (*Shijing* 詩經).

îles Penglai <sup>75</sup>,  
Au huitième mois, la Voie lactée paraît si longue !  
Cet état, nul ne le trouve dans les temples.  
Les bienfaits en reviennent au roi des médecins. <sup>76</sup>

Un jour, un poète nommé Xiu Ya 修雅, écoutant un maître réciter le *Soutra du lotus*, goûta l'éveil. Cette expérience lui inspira un long poème dans lequel il qualifie ce maître de roi des médecins :

On connaît la voix du maître,  
Mais qui connaît vraiment son esprit ?  
On connaît son corps,  
Mais qui connaît vraiment son renom ?  
Le maître est roi des médecins, adepte des préceptes du Bouddha.  
Il est venu pour soigner les maux de l'esprit des êtres,  
Il mène l'égaré à l'éveil, le fou à la concentration, l'impur à la pureté,  
Le perversi à la droiture, l'être ordinaire à la sainteté. <sup>77</sup>

Ce titre est aussi emprunté par certains écrits taoïques. Dans une encyclopédie taoïque des Song, un court texte sur la maladie rappelle qu'« il convient de porter son attention sur la multitude des êtres, afin qu'elle soit libérée des soucis et des peines. Il convient de l'encourager et de la soutenir pour qu'avec diligence elle marche et progresse sur la Voie. Il convient d'être le grand roi des médecins qui extirpe les maladies de tous les êtres. » <sup>78</sup> À l'instar des bouddhistes qui prênaient comme médecine suprême la Loi bouddhique, les taoïstes présentent dans ce passage la Voie comme le meilleur remède capable de sauver tous les êtres.

Pour le second type de moines, « roi des médecins » désigne ceux à l'éminente vertu passés maîtres de l'art médical et de la Loi bouddhique.

---

75 Îles où séjournèrent les immortels.

76 « Yi Jingju si xin jidi » 貽淨居寺新及第 (Offert au lauréat nouvellement promu, résidant au temple Jingju), *Quan Tang shi, juan 764*, p. 8673.

77 « Wen song Fahua jing ge » 聞誦法華經歌 (En entendant psalmodier le *Soutra du lotus*), *Quan Tang shi, juan 825*, p. 9298-9299.

78 « Bingshuo » 病說 (De la maladie), [*Chongyin Zhengtong*] *Daozang* 重印正統道藏, Shanghai : Shangwu yinshuguan, 1923-1926, Dz. 1032 (fasc. 677/702) « Yunji qiqian » 雲笈七籤 (Sept coffrets de fiches en écriture nuagée), *juan 95*, p. 10b.

Une inscription funéraire dédiée à un grand moine des Tang, le maître de *dhyāna* Falü 法律, est à cet égard instructive :

[...] Pendant l'ère Tianbao [742-756], le maître cueillait des simples au mont Kongtong 崆峒. Il rencontra un émissaire impérial, une rencontre opportune au moment propice. L'empereur, devant son renom, le fit venir à la capitale. Il y résida au temple Baotai 寶臺寺. La justesse de ses prédictions lui attira les faveurs de l'empereur qui lui accorda toujours sa protection lorsqu'il était directeur du temple. Il s'appuyait sur l'efficacité des remèdes, mais aussi sur sa réelle connaissance des gens. [...] Un an à peine après son installation, l'empereur Daizong 代宗 (r. 766-779), accablé par les soucis, tomba malade, victime d'une extrême fatigue. Il vit en rêve mon défunt maître lui offrir une pommade divine. Avant le lendemain même, le souverain était guéri. En récompense, il offrit au temple un frontispice sur lequel il avait lui-même calligraphié : « Temple du roi des médecins ». Il ordonna au duc Duan 段公 et à d'autres dignitaires d'organiser en l'honneur du maître la cérémonie de l'assemblée des mille moines.<sup>79</sup>

Sur cette stèle, l'art médical du maître n'est pas décrit en détail, mais les allusions telles qu'« il cueillait des simples au mont Kongtong » ou « il s'appuyait sur l'efficacité des remèdes, mais aussi sur sa réelle connaissance des gens », montrent qu'il excellait dans cet art.

Sous les Sui et les Tang, deux personnages de la médecine traditionnelle chinoise de la haute Antiquité eurent droit au titre de roi des médecins : Yu Fu 俞父 dans le *Traité des cinq viscères de Zhang Zhongjing* et Bian Que dans le *Complément aux recettes valant mille onces d'or*. Ce dernier ouvrage décrit un exorcisme contre les abcès consécutifs à une blessure par le métal et professe que « le roi des médecins Bian Que était un divin pharmacologue, capable de faire revenir le char des funérailles et de ressusciter le mort. »<sup>80</sup> Un seul médecin des Tang mais d'origine probablement étrangère, un dénommé Wei Gu 衛古, a été honoré du titre

79 « Da Tang He'en si gu Dade Falü chanshi ta ming » 大唐荷恩寺故大德法律禪師塔銘 (Inscription sur stupa de feu le maître de *dhyāna* Falü, éminente vertu du temple He'en des grands Tang), in Wu Gang, *op. cit.*, 1994, tome 4, p. 7-8.

80 *Qianjin yifang*, juan 28, p. 353b.



de roi des médecins dans la préface d'une pharmacopée :

Le maître, roi des médecins, avait pour nom de famille Wei 衛 et pour prénom Gu 古. Originaire de Kashgar, il avait trouvé la Voie. [...] Il était âgé de plus de cinq cents ans. Pendant l'ère Kaiyuan (713-742), au premier mois de l'été, des gens tombèrent malades et souffrirent de maux plus ou moins graves. Le maître, ayant fait vœu de compassion, entra dans une profonde concentration puis distribua des remèdes qui les guérirent tous sans exception. On fit un portrait de lui, on lui présenta des offrandes, et l'empereur se prosterna et le salua comme un être d'éveil roi des remèdes.<sup>81</sup>

La même histoire est relatée dans les *Mémoires généraux sur les bouddhas et les patriarches* (*Fozu tongji* 佛祖統紀), qui en précise la date : le 5<sup>e</sup> mois de la 8<sup>e</sup> année de l'ère Kaiyuan (720)<sup>82</sup>. Si cet homme originaire de Kashgar dans les contrées de l'Ouest, religieux connaissant la Voie, était aux yeux des bouddhistes un roi des médecins (*yiwang*), il était pour l'empereur un roi des remèdes (*yaowang*), titre plus courant dans le contexte chinois traditionnel.

L'époque des Tang voit le médecin indien Jīvaka devenir le symbole du parfait guérisseur. Il est cité par le moine Zhanran 湛然 (711-782) parmi une liste de plusieurs médecins chinois et étrangers, tous plus célèbres les uns que les autres : « Les règles de médecine ont été recueillies en Chine par Hua Tuo 華佗 (†220), Qibo, Bian Que, Shennong, l'empereur Jaune, le vénérable immortel Ge [Hong] 葛仙公, Zhang Zhongjing et bien d'autres. Dans les contrées d'Occident, elles l'ont été par des personnes comme Jīvaka, Chishui 持水 (Jñānadhara) ou Liushui 流水 (Jalavāhana). »<sup>83</sup> Dans ses *Prescriptions valant mille onces d'or*, Sun Simo fait l'éloge de Jīvaka comme un grand médecin de l'Inde. Lorsqu'il donne la recette de la « Pilule pour les dix mille maladies » (Wanbing wan 萬病丸), parfois intitulée « Pilule à base de bézoard » (Niuhuang wan 牛黃丸), le bézoard

81 *Fanyi mingyi ji* 翻譯名義集 (Recueil sur le sens des termes traduits), traduit par Fayun 法雲 (Song), citant la préface d'une pharmacopée ; T. 2131, vol. 54, *juan* 1, p. 1062b.

82 *Fozu tongji* 佛祖統紀 (Mémoires généraux sur les bouddhas et les patriarches), Zhi Pan 志磐 (Song), T. 2061, vol. 49, *juan* 40, p. 373c.

83 *Zhiguan fuxing chuan hong jue* 止觀輔行傳弘決 (Vastes décisions pour aider à la pratique de la cessation et de la contemplation), Zhanran 湛然, T. 1912, vol. 46, *juan* 10, p. 438c.

en étant l'ingrédient de base, il ajoute qu'elle est aussi nommée « Recette de pilule de Jīvaka » (Qipo wan fang 耆婆丸方) du fait que Jīvaka était un excellent médecin<sup>84</sup>. On pourrait citer encore bien d'autres occurrences montrant que la Chine le prenait comme le symbole des grands médecins indiens : chaque fois qu'il est question de médecine indienne, son nom apparaît. S'il occupe une place si importante, c'est bien parce que les soutras bouddhiques lui ont donné le titre de roi des médecins. Emblème de l'art médical, il devient une épithète laudative. Ainsi, dans le récit de son pèlerinage dans les mers du Sud, Yijing 義淨 (635-713) indique qu'une fois maîtrisé l'essentiel de la médecine indienne, « il n'est plus nécessaire de prendre le pouls, encore moins d'interroger sur le *yin* et le *yang*. Tout un chacun devient alors soi-même un roi des médecins, un Jīvaka. »<sup>85</sup> Cette assertion a probablement inspiré Bai Juyi pour son poème cité plus haut où il se proclame roi des médecins.

Shen Quanqi 沈佺期 († ca. 714), poète célèbre du milieu des Tang, aimait, comme beaucoup de lettrés de l'époque, fréquenter les maîtres bouddhistes et aller en villégiature dans les temples. Dans un poème intitulé « Visite au supérieur Sans obstacle du temple de la Pure demeure du mont des Neuf Parfaits », il écrit : « Éminent maître, vous êtes né en Inde ; mais vous êtes venu convertir le pays du sud ensoleillé. [...] Moi, humble disciple, je déplore de ne pas vous avoir connu plus tôt et de n'avoir pu encore parler au roi des médecins. »<sup>86</sup> De même Qing Zhou 清昼, lettré des Tang fréquentant lui aussi les bouddhistes, mentionne le titre roi des médecins dans l'inscription tombale qu'il a rédigée en l'honneur du défunt maître de *dhyāna* des monts du Pont de pierres : « Pendant l'ère Kaiyuan, [il] rendit visite au maître Xiguang 溪光 pour lui demander sa recette de roi des médecins et se prosterna selon les rites de disciple. »<sup>87</sup>

84 Sun Simo 孫思邈, *Qianjin yaofang* 千金要方 (Prescriptions valant mille onces d'or), Beijing : Renmin weisheng chubanshe, 1981, *juan* 12, p. 226a.

85 *Nanhai ji gui neifa zhuan* 南海寄歸內法傳 (Récit de la Loi lors du retour au pays après un voyage dans les mers du Sud), Yijing 義淨 (Tang), T. 2125, vol. 54, *juan* 3, p. 224b.

86 « Jiuzhen shan Jingju si ye Wu'ai shangren » 九真山淨居寺謁無礙上人 (Visite au supérieur Sans obstacle du temple de la Pure demeure du mont des Neuf parfaits), *Quan Tang shi*, *juan* 97, p. 1048.

87 Qing Zhou, « Tang Shiyi shan gu da chanshi ta ming bing xu » 唐石圪山故大禪師塔銘並序 (Inscription sur stupa avec avant-propos pour feu le maître de *dhyāna* des monts Shiyi sous les Tang), in Dong Gao 董誥 (dir.), *Quan Tang wen* 全唐文 (Somme complète de textes en prose des Tang), Beijing : Zhonghua shuju, 1983, *juan* 917, p. 4238.

La même assertion est reprise dans la biographie de ce maître incluse dans une source plus tardive des Song, les *Biographies des moines éminents des Song et des dynasties antérieures* (*Song gaoseng zhuan* 宋高僧傳), à cette variante près qu'il ne s'agit plus du roi des médecins mais de Jīvaka<sup>88</sup>. Ainsi, entre les Tang et les Song, le roi des médecins a été identifié à Jīvaka.

Les poètes des Song continuent de mentionner le titre roi des médecins dans un contexte bouddhique. Su Zhe 蘇轍 (1039-1112), lors d'une visite à un moine de Hangzhou alors que son frère Su Shi 蘇軾 (1037-1101) était malade, écrit ces vers : « De retour à la maison, agitation et ennuis s'évanouissent, n'est-il pas vrai que le roi des médecins m'a donné un bon remède ? »<sup>89</sup> Dans un poème adressé à ces deux frères, Chen Shidao 陳師道 (1053-1101) emploie le titre dans un contexte taoïste, exhortant le retour à l'état d'« indistinction crépusculaire » et l'abandon d'un savoir factice que préconisent Laozi et Zhuangzi, pour guérir tous ses maux. Il écrit : « Il est tel le grand roi des médecins capable de soigner une maladie incurable ; au dehors, les symptômes ont disparu mais dedans, la résistance dure. Je cherche dans ma trousse la décoction crépusculaire pour nettoyer les souillures de mes entrailles dues à dix ans d'études. »<sup>90</sup> Sous les Song, ce titre, spécifique au bouddhisme, devient banal et tout médecin de renom peut en être qualifié. Par exemple, Pang Anchang 龐安常 (ca. 1042-1099), spécialiste de sphygmologie et auteur d'un commentaire célèbre du *Traité des atteintes du froid* (*Shanghan lun* 傷寒論), l'un des textes fondamentaux de la pharmacothérapie chinoise, est ainsi loué par plusieurs de ses contemporains comme roi des médecins. Zhang Lei 張耒 (1054-1114) l'honore dans ce poème :

---

88 « Shenwu zhuan » 神悟傳, in Zan Ning 贊寧 (Song) et al., *Song gaoseng zhuan* 宋高僧傳 (Biographies des moines éminents des Song et dynasties antérieures), T. 2061, vol. 49, *juan* 17, p. 814a.

89 « Ci yun Zizhan bing zhong you Hubao quan sengshe ershou » 次韻子瞻病中游虎跑泉僧舍二首 (Deux poèmes à l'occasion de Zichan qui, au cours de sa convalescence, alla se promener vers les dortoirs des moines de la Source du tigre galopant), *Quan Song shi* 全宋詩 (Somme de poésies des Song), Beijing : Beijing daxue chubanshe, 1998, *juan* 852, p. 9876.

90 « Zeng er Su gong » 贈二蘇公 (Offert aux deux sieurs Su), *Quan Song shi*, *juan* 1114, p. 12634.

Maître vertueux, vous vous êtes retiré à Xiangyang,  
Mais les hôtes venus se soigner emplissent votre pièce.  
Ceux qui sont las d'interroger le devin sur leur destin  
Sont venus interroger le roi des médecins sur leurs nombreuses  
maladies.<sup>91</sup>

Dans un poème « Offert à l'assistant aux remèdes Dai Liangfu de retour à Chengfu », Yang Wanli 楊萬里 (1127-1206) écrit :

Les maladies d'une vie, vous les éliminez facilement,  
Même celles qui se tiennent en un lieu incurable.  
Je le demande à [Zhang] Zhongjing et à [Pang] Anchang :  
Y eut-il une seule époque sans roi des médecins ?<sup>92</sup>

Bien entendu, le destinataire du poème est, de manière allusive, honoré comme un roi des médecins. Qu'un grand médecin comme Pang Anchang puisse être ainsi qualifié atteste du glissement du titre du religieux vers le séculier.

L'histoire de Jīvaka à la recherche de simples est aussi répandue dans la poésie et la poésie chantée (*ci* 詞) des Song. Dans « L'immortelle près de la rivière », Ge Shengzhong 葛勝仲 (XII<sup>e</sup> siècle) écrit : « Jīvaka a fini de cueillir les simples, la fille céleste tarde à répandre ses fleurs. »<sup>93</sup> Wang Anshi 王安石 (1021-1086) qui, sur la fin de sa vie, s'intéressa au bouddhisme, n'hésite pas à mettre en parallèle Jīvaka, le meilleur des médecins indiens et la doctrine bouddhique, le meilleur remède, montrant ainsi combien ces métaphores étaient devenues classiques à son époque. Dans son poème intitulé « Fenêtre au nord », il écrit :

La maladie et le déclin me contraignent à un soutien,  
De temps à autre, astragale et platycodon me sont nécessaires.

91 « Zeng Pang Anchang xiansheng » 贈龐安常先生 (Offert à maître Pang Anchang), *Quan Song shi, juan* 1185, p. 13403.

92 « Song Dai Liangfu yaozhe gui Chengfu » 送戴良輔藥者歸城郭, *Quan Song shi, juan* 2316, p. 26662.

93 « Lin jiang xian » 臨江仙 (Immortel près du Fleuve), in Tang Guizhang 唐圭璋, *Quan Song ci* 全宋詞 (Somme de poèmes à chanter des Song), Beijing : Zhonghua shuju, 1977, *juan* 2, p. 715.

Il m'est encore difficile de trouver et cueillir fleurs et racines de la vacuité,  
Mais j'ai déjà balayé états de rêve et visions embrumées.  
Le sac de remèdes de Jīvaka a vraiment une existence illusoire ;  
L'armoire de classiques de Xuanyuan 軒轅 n'a probablement jamais existé.  
À la fenêtre au nord, appuyé sur l'oreiller, la brise printanière me réchauffe ;  
À mon aise, je lis plusieurs rouleaux de préceptes bouddhiques. <sup>94</sup>

Huang Tingjian 黃庭堅 (1045-1105), l'un des quatre grands poètes et calligraphes des Song avec Su Shi, mentionne lui aussi Jīvaka dans trois poèmes <sup>95</sup>.

#### 4. Le roi des médecins et Jīvaka en Asie orientale

Le titre de roi des médecins et le nom de Jīvaka se propagèrent au fur et à mesure de la diffusion du bouddhisme en Chine, au Japon et en Corée. On le voit par exemple dans les *Prescriptions quintessentielles de médecine* (*Ishinpō* 醫心方) éditées au Japon par Tanba Yasuyori 丹波康賴 (912-995) en 984. Le premier *juan* de cet ouvrage, citant un passage des *Prescriptions valant mille onces d'or* de Sun Simo, énumère les esprits invoqués au moment de piler les médicaments : « les Trois Joyaux des dix directions, le roi des remèdes (*bhaisajya-rājā*), le supérieur des remèdes (*bhaisajya-samudgata*), l'être d'éveil Jīvaka, Yu Fu et Bian Que. » <sup>96</sup> Les deux derniers noms, médecins semi-légendaires de l'antiquité chinoise, se différencient des autres cités, liés au bouddhisme ; en outre, Jīvaka jouit ici du statut d'être d'éveil (*bodhisattva*). Un recueil de recettes d'un maître

94 « Bei chuang » 北窗 (Fenêtre au Nord), *Quan Song shi*, *juan* 554, p. 6608.

95 Dans « Zeng Wang Huaizhong » 贈王環中 (Offert à Wang Huaizhong), *Quan Song shi*, *juan* 1011, p. 11552 ; « Xi Zize panbo tuzan » 席子澤盤礴圖贊 (Éloge de la grandeur de Xi Zize), *Quan Song shi*, *juan* 1023, p. 11695-11696 ; « Ting Song Zongru zhai Ruan ge » 聽宋宗儒摘阮歌 (En entendant Song Zongru évoquer le chant du pipa), in Huang Tingjian 黃庭堅, *Huang Tingjian quanji* 黃庭堅全集 (Œuvres complètes de Huang Tingjian), Chengdu : Sichuan daxue chubanshe, 2001, *juan* 4, p. 99.

96 Tanba Yasuyori 丹波康賴, *Ishinpō* 醫心方 (Prescriptions quintessentielles de la médecine), Taipei : Xinwenfeng chubanshe, 1976, *juan* 1, p. 30a.

de la doctrine coréenne, rapporté par les *Prescriptions quintessencielle de médecine*, liste Jīvaka dans son énumération des divinités, toutes bouddhistes, à invoquer lors de la prise des médicaments : « Le Bouddha à la radiance de lapis-lazuli, maître des remèdes de l'Est, l'être d'éveil Supérieur des remèdes et roi des remèdes, l'adolescent des monts enneigés (Xueshan tongzi 雪山童子)<sup>97</sup> et le roi des médecins Jīvaka. »<sup>98</sup> Les *Prescriptions quintessencielle de médecine* citent par ailleurs nombre de recettes issues d'ouvrages médicaux attribués prétendument à Jīvaka, autant de textes apocryphes fabriqués en Chine<sup>99</sup>. L'importance de ce médecin indien au Japon se fait aussi sentir chez le moine japonais Eisei 榮西 qui, à l'époque des Song, se rendit en Chine pour chercher la Loi. Dans la première partie de son « Récit sur l'entretien de la vie par la boisson du thé », on trouve l'indication suivante : « L'Indien Jīvaka est mort voici plus de deux mille ans. De nos jours, qui sait prendre le pouls ? En Chine, le Divin laboureur a disparu depuis plus de trois mille ans, qui de nous maîtrise les principes des remèdes ? »<sup>100</sup> Ainsi, ces deux sources témoignent de l'influence de Jīvaka dans les ouvrages médicaux japonais écrits en langue classique aux époques de Nara (710-794) et de Heian (794-1185).

En Corée aussi, la figure de Jīvaka et le titre de roi des médecins sont présents dans les écrits médicaux et la littérature non médicale sous la dynastie de Koryō (918-1392). Le « Poème à chanter sur une cérémonie de jeûne au temple des rois célestes » de Ch'oe Ch'iwōn 崔致遠 (né en 857) dit : « J'emprunte peu ou prou l'art du roi des médecins. »<sup>101</sup>

---

97 Sur Xueshan tongzi, voir le *Da baoji jing*. Il y est dit : « Dans les monts enneigés, il y avait un grand roi des remèdes, du nom de Bi Jiamo. » (T. 310, vol. 11, *juan* 48, p. 248b).

98 *Xinluo fashi fang* 新羅法師方 (Prescriptions du maître de doctrine de Sylla [Corée]), in *Ishinpō*, *juan* 2, p. 58.

99 Par exemple le *Qipo fang* 耆婆方 (Prescriptions de Jīvaka) avec plus de quatre-vingt-dix ordonnances, le *Qipo maijue jing* 耆婆脈訣經 (Écrit de formules sphymnologiques de Jīvaka) ou encore le *Qipo fu ru fang* 耆婆服乳方 (Recette d'absorption de lait selon Jīvaka). Cf. Chen Ming 陳明, « "Ishinpō" zhong de Qipo yiyao fang lai yuan kao—jian yu Dunhuang "Qipo shu" zhi bijiao » 《醫心方》中的耆婆醫藥方來源考—兼與敦煌《耆婆書》之比較 (Recherche sur l'origine des prescriptions de Jīvaka dans les *Prescriptions quintessencielle de la médecine* – Comparaisons avec le "Livre de Jīvaka" de Dunhuang), *Wenshi* 文史, 2002, 59, p. 145-162.

100 *Kicha yōzei ki* 喫茶養生記 (Note sur l'art de nourrir la vie en buvant du thé), cité dans le *Qunshu leicong* 群書類從, *juan* 386.

101 « Ch'ōnwangwōn chaesa » 天王院齋詞, *Kyewōn p'ilgyōng chip* 桂苑筆耕集, *juan*

L'« Inscription sur le stupa Powöl Nünggong en l'honneur du grand maître Chingyöng du temple de la forêt et du vent », stupa érigé en Corée en 924, comprend un passage décrivant en termes élogieux l'accueil de ce maître par la population : « Ils sont tel l'orphelin qui revoit son père bienveillant ou le malade qui rencontre le roi des médecins. »<sup>102</sup> Un grand ministre d'État, Yi Kyubo 李奎報 (1168-1241), surnommé l'Ermitte des blancs nuages (Paeg'un kōsa 白雲居士), est l'auteur d'un poème « En remerciement au maître Kyönyang qui a offert du camphre de Bornéo et au médecin fonctionnaire qui a guéri mes yeux malades ». Il y loue ce maître par ces mots : « Le roi des médecins vient d'arriver devant la porte d'une célébrité. »<sup>103</sup> Un écrivain du xiv<sup>e</sup> siècle, Yi Saek 李穡 (1328-1396), écrit : « Sur les friches du roi des médecins poussent des pastèques »<sup>104</sup>, ne désignant plus le commun des médecins mais usant du titre comme métaphore. Yi Chehyön 李齊賢 (1287-1367) s'interroge dans un de ses poèmes : « Qui confie la santé du pays aux médecin médiocres ? N'est-ce pas faire tenir la vie à un fil ? Heureusement, grâce à la pilule de Jīvaka, on peut tenter de guérir le mal. »<sup>105</sup> Là aussi, l'emploi de l'image est métaphorique, la pilule de Jīvaka servira à guérir le pays. Yi Saek écrit encore : « L'élixir agit le jour même, ma reconnaissance va à Jīvaka. Le soir d'automne, pour contempler les fleurs, mes jambes ont recouvré leur force. Seul je regrette l'écoulement du temps, comme un épervier qui traverse le royaume de Silla. »<sup>106</sup>

---

15 « Chaesa sibo su » 齋詞十五首 (Quinze poèmes sur le rituel de jeûne), in *Han'guk munjip ch'onggan* 韓國文集叢刊 (Collection de notes au fil du pinceau de Corée), Séoul : Chaedan pòb'in minjok munhwa ch'ujinhoe p'yòn 財團法人民族文化推進會編, 1990, *juan 1*, p. 91.

102 « P'ungnimsa Chingyöng taesa Powöl Nünggong t'ammyöng » 風林寺真鏡大師寶月凌空塔銘, in Xu Xingzhi 許興植, *Han'guk munjip ch'onggan* 韓國金石全文 (*gudai* 古代) (Textes de stèles et inscriptions sur bronze de Corée – Antiquité), Yaxiya wenhuashe 亞細亞文化社, 1984, *juan 2*, p. 258.

103 « Sa Kyönyang kong song yongnoe küp üi'gwalli mokpyöng » 謝景陽公送龍腦及醫官理目病, *Tongguk Yisangguk chip* 東國李相國集, *juan 9*, *Han'guk munjip ch'onggan*, *juan 2*, p. 228.

104 *Mogün'go* 牧隱藁, *juan 18* « Sögwa 西瓜 » (La pastèque).

105 « Pong kajukhön Kim chöngsüng » 奉賀竹軒金政丞, *Ikchae Nan'go* 益齋亂藁, *juan 4*, p. 532.

106 *Mogün'go* 牧隱藁, *juan 11*, « Kyedu hwaha yugam » 雞頭花下有感 (Impressions à l'ombre des fleurs d'euryale), p. 106.

Dans le *Ūṭbang yuch 'wi* de Kim Yemong citant le *Traité des cinq viscères* (*Wuzang lun* 五藏論), il est dit : « La section des médicaments vient du roi des médecins. L'empereur Jaune créa des aiguilles et son œuvre comptait plus de mille rouleaux. La nature et les bienfaits des médicaments, qui peut en donner une étude exhaustive sinon un immortel ? [...] Le jeune Jīvaka le fait à merveille et les prescriptions du roi des médecins Yu Fu sont de la plus haute qualité. »<sup>107</sup> Ces documents nous apprennent que, depuis le royaume de Sylla jusqu'à celui de Chōsen, le titre de roi des médecins et le nom de Jīvaka n'étaient pas inconnus en Corée.

## Conclusion

À travers des documents d'époques et de natures diverses, nous avons pu suivre l'itinéraire du titre de roi des médecins dans plusieurs régions d'Asie centrale et d'Extrême-Orient, et voir comment son introduction, sa diffusion et sa popularisation furent étroitement liées au bouddhisme. À forte connotation religieuse, ce titre désignant à l'origine des personnages liés au bouddhisme, versés dans la médecine ou non, faisait référence avant tout au traitement des maladies de l'esprit. Puis, il en est venu à désigner progressivement les grands médecins de l'histoire, mais le plus souvent à servir de métaphore, d'où la prudence de notre interprétation et la nécessité de ne pas considérer que ce terme désigne toujours un « moine médecin ». Bien sûr, tous les laïcs qui maîtrisent la médecine ne sauraient être roi des médecins. Il serait plus juste de dire que ce titre s'applique aux bouddhistes experts en médecine et capables de traiter aussi bien l'esprit que le corps. Dans les documents de la médecine chinoise, on voit d'éminents médecins élevés au statut de « saint » comme Zhang Zhongjing, ou de « roi des remèdes » comme Sun Simo, mais le titre « roi des médecins » est rarement accordé. Il n'apparaît dans la médecine chinoise qu'au Moyen Âge, sous l'influence du bouddhisme et nous ne l'avons trouvé qu'une seule fois à propos de Yu Fu, dans un manuscrit de Dunhuang.

---

107 *Ūṭbang yuch 'wi*, p. 83.